

*Paris, 29 mars 2000*

Le printemps parisien était encore fragile. Quelques bourgeons délogeaient une à une les dernières feuilles mortes accrochées aux branches des peupliers qui bordaient les quais de Seine. Bientôt, les chatons pendants feraient leur apparition, et avec eux les souvenirs glaçants d'un été andalou.

Au bas de l'escalier du 25 de la rue des Grands-Augustins, Juan décrocha son manteau de laine grise d'une patère en laiton et noua autour de son cou l'écharpe rouge qu'il avait extraite de la manche. L'image que lui renvoya le miroir de l'entrée était celle d'un homme las de quatre-vingt-neuf ans, un vieux visage de gitan percé de deux billes noires et surmonté d'une tignasse blanche dont il lissa d'une main les mèches rebelles. Avant de quitter sa maison, il balaya du regard la salle vide du restaurant. Les chaises retournées sur les tables en bois pointaient leurs pieds vers les poutres du plafond. Par les carreaux bombés des fenêtres filtrait un timide rayon de soleil, et les particules de poussière effleuraient les affiches de flamenco décolorées qui ornaient les murs. Un décor en apesanteur, seul témoin d'une vie passée dans l'attente.

S'apprêtant à refermer la porte derrière lui, Juan réprima l'envie de soulever le paillason élimé et cria en direction du premier étage :

— Il y avait du courrier ce matin ?

Il emporta pour seule réponse le silence de sa femme de ménage lorsqu'il s'élança, tête baissée et col relevé, vers les quais.

Robert Loisel, emmitoufflé dans un anorak beige, avait posé sa vieille carcasse quelques mètres plus loin, sur une chaise pliante au tissu délavé par la pluie, le froid et le soleil. Une cigarette coincée entre les lèvres, il regardait les autres bouquinistes ouvrir leurs caissons les uns après les autres. Comme chaque matin, l'air frais s'engouffra sous les auvents « vert wagon », et les trésors oubliés respirèrent enfin. Robert aimait ce moment gagné sur la mort. Il était, depuis plus de trente ans, le locataire de quatre boîtes vertes scellées sur le quai des Grands-Augustins, en face du 47 précisément. Quatre coffres de deux mètres de long et soixante-quinze centimètres de large, cadénassés la nuit et qu'il rouvrait au petit matin, si le temps était clément. Les yeux mi-clos, il gardait un œil sur sa drouille hétéroclite, une sélection de vieilles cartes postales, de magazines, de livres anciens et de photos jaunies. Beaucoup de badauds ; peu d'acheteurs. Ce qui lui valait de la part des autres bouquinistes le surnom de « Roi des Méduses », son stock d'ouvrages de la *Nouvelle Revue française* et de « La Pléiade » collant aux caisses en bois comme de la gélatine et ne trouvant nul acquéreur malgré le doux sourire et la gouaille de son vendeur.

Vasco, son épagneul breton, remua la queue tout en restant allongé, attentif au bruit des pas qui avançaient dans leur direction. Un visage mélancolique, à la peau olivâtre et au regard grave, dépassait d'un long manteau au col rouge vif : Juan, le vieil ami espagnol de Robert, s'approchait à grandes foulées.

— Juan Guevara! *¿Qué tal, amigo?* lui lança Robert sur un ton joyeux.

— *Muy bien, hombre*, répondit Juan en souriant et tendant la main à Robert, qui la serra avec chaleur.

— On s'installe dans les transats ou on prend notre jus au comptoir?

— Il fait un peu frisquet, dit Juan en inspectant le ciel d'un œil pensif. Mais je préfère rester ici.

— T'en veux un, l'ouvre-boîte? demanda Robert à son voisin de stand, un garçon d'une vingtaine d'années à la chevelure ébouriffée, qui somnolait sur un fauteuil pliant.

Alors que Robert traversait le quai en direction du Bistro des Augustins, Juan et le jeune homme parlèrent du fond de l'air étonnamment frais de ce matin de mars. Les bouquinistes passant leurs journées dehors, ils remarquaient, au fil des saisons, les moindres variations climatiques. Ils n'avaient que ça à la bouche, le temps et le manque de badauds.

— Dites-moi, jeune homme, pourquoi Robert vous a-t-il appelé « l'ouvre-boîte »?

— Ah, ça... C'est le nom qu'on donne à ceux qui travaillent de temps à autre pour les locataires des stands. Des étudiants, comme moi, qui se gèlent les fesses sur les quais pour des clopinettes. Mais, dites-moi, pourquoi Robert vous a-t-il appelé Juan Guevara?

— En fait, répondit Juan sur le ton de la confiance, avec un clin d’œil affectueux, mon nom est Juan Ortega-Fernandez et je viens de Grenade, mais Robert est persuadé que je suis un ancien grand révolutionnaire. Il confond l’Espagne et la Bolivie et, afin de ne pas le vexer, je ne lui ai jamais fait remarquer sa méprise...

De retour avec un plateau chargé de tasses et de gâteaux, Robert s’assit près d’eux pour assister au défilé habituel des touristes matinaux qui s’éloignaient sans un regard pour ses livres.

Le soleil s’était posté en face, sur le quai des Orfèvres, baignant l’île de la Cité d’une lumière douce, presque printanière, tandis que la flèche de la Sainte-Chapelle pointait son nez au-dessus des toits du Palais de Justice. Un Zodiac de la gendarmerie remonta la Seine à toute vitesse, laissant derrière lui des clapotis qui firent tanguer les péniches endormies le long des berges.

Robert abandonna soudain les brumes nostalgiques qui accompagnaient ses pensées et posa brusquement sa tasse sur le plateau.

— Au fait, Juan, j’ai un cadeau pour toi.

Il se leva et fouilla dans une pile de livres en pestant contre le désordre.

— Ça y est ! Je l’ai trouvé ! s’exclama-t-il, triomphant, au bout de quelques secondes.

D’un geste précautionneux, il remit un petit paquet à Juan.

Ce dernier déchira délicatement le papier qui enrobait deux ouvrages, et en l’observant Robert se fit la remarque que les doigts fins aux ongles rongés mais soignés de son vieil ami ressemblaient plus à ceux d’un pianiste qu’à ceux d’un

cuisinier. Pourtant, Juan avait régalié le Tout-Paris pendant des années.

— Juan Marsé! C'est son dernier livre, je n'arrivais pas à le trouver en version originale! Merci, Robert... Jeune homme, vous avez lu *Teresa l'après-midi*? C'est une pure merveille...

Avant que celui-ci ne réponde, Juan s'empara du second livre, un exemplaire ancien à la couverture jaunie et enveloppé dans un épais papier translucide. Juan blêmit lorsqu'il en lut le titre, et son corps se tassa en un instant sur le fauteuil pliant.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, Juan? s'exclama Robert, inquiet. Il fait un malaise! dit-il au jeune homme. Garde un œil sur lui, je vais demander un verre d'eau au bistro.

Les yeux dans le vague et les lèvres tremblantes, sourd à ce qui se passait autour de lui, Juan fixait déjà un autre horizon, loin des quais de Seine, de Paris et de la France. Celui du passé, de l'Espagne, de son dernier été en Andalousie, de Grenade, de sa jeunesse. Les visages d'Encarnación, d'Ignacio, de Federico; tout lui revenait. Il ferma les paupières et laissa glisser le livre le long de ses doigts relâchés.

Le jeune homme s'accroupit près de lui et ramassa l'ouvrage à la couverture d'or : *La Amargura del Triunfo*, l'amer-tume du triomphe, Séville, avril 1925, par Ignacio Sánchez Mejías.